

Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand

Convegno internazionale di studi
Gargnano - Palazzo Feltrinelli 15-17 giugno 2017

A cura di Alessandra Preda e Eleonora Sparvoli

ISSN 2281-9290
ISBN 978-88-7916-856-4

Copyright 2018

LED Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto

Via Cervignano 4 - 20137 Milano

Catalogo: www.lededizioni.com

I diritti di riproduzione, memorizzazione elettronica e pubblicazione con qualsiasi mezzo analogico o digitale (comprese le copie fotostatiche e l'inserimento in banche dati) e i diritti di traduzione e di adattamento totale o parziale sono riservati per tutti i paesi.

Le fotocopie per uso personale del lettore possono essere effettuate nei limiti del 15% di ciascun volume/fascicolo di periodico dietro pagamento alla SIAE del compenso previsto dall'art. 68, commi 4 e 5, della legge 22 aprile 1941 n. 633.

Le riproduzioni effettuate per finalità di carattere professionale, economico o commerciale o comunque per uso diverso da quello personale possono essere effettuate a seguito di specifica autorizzazione rilasciata da: AIDRO, Corso di Porta Romana n. 108 - 20122 Milano
E-mail segreteria@aidro.org <<mailto:segreteria@aidro.org>>
sito web www.aidro.org <<http://www.aidro.org>>

La realizzazione e la pubblicazione di questo volume sono state finanziate dal Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere dell'Università degli Studi di Milano

In copertina:

Georg Pauli, *The Reading Light* (1884)

Videoimpaginazione: Paola Mignanego

Stampa: Digital Print Service

Sommario

Introduzione <i>Alessandra Preda</i>	9
---	---

I LIBRI PREDILETTI

TESTIMONIANZE

S'endormir en lisant. Variations littéraires et picturales sur le livre de chevet <i>Florence Dumora</i>	15
“O que c'est un mol et doux chevet, et sain, [...]”. Montaigne lecteur <i>Jean Balsamo</i>	27
La stufa e il comodino. Riflessioni sul <i>Discours</i> di Descartes <i>Elio Franzini</i>	43
Il libro e la voce. Tra François de Sales e Fénelon <i>Benedetta Papasogli</i>	53
Une affinité élective. Voltaire lecteur de l'Arioste <i>Vincenzo De Santis</i>	65
Les poésies d'Ossian, livre de chevet de Napoléon et de sa génération <i>Jean-Louis Haquette</i>	79
Livre de chevet? non, mais “coffret spirituel” du salon <i>Liana Nissim</i>	91
Un interminabile livre de chevet. Il Balzac-Frenhofer di Henry James <i>Susi Pietri</i>	103
Albert Camus, l'écrivain qui n'a pas eu de chevet <i>Pierre-Louis Rey</i>	115
Lire Rabelais en Acadie. “La vraie langue” d'après Antonine Maillet <i>Cristina Brancaglioni</i>	127
<i>Le rêve et son interprétation</i> : livre de chevet d'Henry Bauchau ou Freud au chevet de l'écrivain? <i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> entre inconscient, psychanalyse et écriture <i>Michele Mastroianni</i>	139

Leggere Omero a New York in situazioni estreme. <i>De l'Iliade</i> di Rachel Bepaloff (1943) e <i>Why We Came to the City</i> di Kristopher Jansma (2016) <i>Silvia D'Amico</i>	161
--	-----

II

LIBRI PREDILETTI

RAPPRESENTAZIONI

De <i>Don Quichotte</i> au <i>Page disgracié</i> : la passion des lectures compulsives. Le lecteur-personnage, puis auteur, au XVII ^e siècle <i>Christian Biet</i>	177
<i>Paul et Virginie</i> , livre de chevet du XIX ^e siècle. Histoire d'une décadence <i>Guy Ducrey</i>	191
Un livre incomparable. Jean Floressas des Esseintes lecteur de Baudelaire <i>Marco Modenesi</i>	201
Livres de chevet dans l'apprentissage du Narrateur de la <i>Recherche</i> <i>Eleonora Sparvoli</i>	209
"Je vous envoie donc le mien". Le don du livre dans <i>Lettres à Anne</i> (1962-1995) et <i>Journal pour Anne</i> (1964-1970) de François Mitterrand <i>Florence Naugrette</i>	219
"Il trimbalaît toujours un imposant Littré". Secours et pièges d'un "livre-chevet" (ou deux) chez Raphaël Confiant <i>Francesca Paraboschi</i>	229

III

LIBRI PREDILETTI

POETI DI OGGI

L'immediatamente vicino <i>Stefano Raimondi</i>	249
Leggere, tradursi nell'altro, scrivere <i>Fabio Scotto</i>	253
Tavole / Tables	263
Indice delle opere letterarie, filosofiche, storiche e religiose <i>a cura di Giorgia Testa Vlahov</i>	271

Florence Dumora

S'endormir en lisant

Variations littéraires et picturales sur le livre de chevet

DOI: <http://dx.doi.org/10.7359/856-2018-dumo>

Il est légèrement honteux de s'assoupir en lisant: ce n'est pas la fatigue toujours excusable de celui qu'épuise l'effort physique, c'est la paresse de celui dont l'esprit est engourdi: une faiblesse qu'on tolère peut-être chez un enfant, mais qui va à l'encontre de l'énergie de l'intellectuel et de la vigilance du chrétien. Ce jugement moral trouve une illustration dans certaines scènes de genre du XVII^e siècle. Le tableau du peintre protestant Nicolas Maes (*Fig. 1*), disciple de Rembrandt, représente une vieille femme endormie ayant posé ses lunettes dans un livre ouvert sur son giron, tandis qu'une bible in-quarto affiche lisiblement la page du prophète Amos, pourfendeur de la paresse. Malgré la douceur de la lumière sur ce visage et ces mains, plusieurs éléments du tableau (le sablier, le tambour à dentelle abandonné, le trousseau de clefs pendu au mur près de la bible) indiquent sans ambiguïté que cette lectrice endormie doit être condamnée au même titre que les servantes assoupies à leur tâche dans l'œuvre du même peintre¹.

L'interprétation moralisante est moins claire dans un tableau peu étudié à ma connaissance, *L'étudiant* du peintre hollandais Constantijn Verhout (*Fig. 2*). Ce jeune élégant qui se livre avec un quart de sourire à un petit somme après avoir empilé ses livres en pyramide sur la table devant lui, le dernier posé à la verticale sur les quatre autres, semble une exception légèrement insolente à la règle – comme s'il était conscient de participer, bras croisés, à une allégorie de la paresse, le gant et la pile de livres fermés en équilibre évoquant

¹ Voir par exemple *La servante paresseuse* de 1655 (London, National Gallery). Le motif de l'endormissement sur la Bible apparaît dans une autre mise en scène dépouillée: *An old woman dozing over a book*, c. 1655 (Washington, National Gallery of Art). Le motif des clés peut condenser le symbole des tâches domestiques et celui de l'accès au royaume céleste. Arthur K. Wheelock Jr., dans le catalogue du musée en ligne, note "Falling asleep over one's Bible is not a means for discovering the keys to heaven".

par ailleurs une vanité. Un siècle plus tard, c'est à un tout autre univers que renverront les liseuses alanguies sur leur sofa laissant échapper de leur main un petit roman d'amour in-12, qui s'endorment de volupté, et non de paresse ou d'ennui.

Lire pour s'endormir est autre chose. Loin d'être une insulte adressée au livre, tellement assommant qu'on pique du nez dessus, ou – au choix – qu'il vous tombe des mains, c'est un éloge: un livre qui fait sortir du monde de la veille en douceur, une invitation au voyage, un premier tête à tête avec le futur dormeur en soi.

Un livre avec lequel le soir on a rendez-vous, et qui reste, quelques jours, quelques semaines, ou toute la vie, au chevet du lit: est-ce donc exactement cela, un livre de chevet?

1. LE LIVRE ET L'ÉPÉE: LE CHEVET D'ALEXANDRE

Une première enquête lexicographique nous met en garde contre cette explication de bon sens. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, un livre de chevet n'est pas d'abord un livre qu'on laisse sur sa table de chevet: et l'expression "livre de chevet" en tant que telle est de naissance étonnamment tardive.

Dans le premier dictionnaire français unilingue, le *Dictionnaire universel* de Furetière (1690), "chevet" est l'exact synonyme de "traversin": "Oreiller long & rond rempli de plume, sur lequel on met la teste quand on est couché"², et par extension, "se dit aussi de la partie du lit où on met ce traversin. Cet homme a toujours des armes sous son chevet". L'étymologie le rattache à la tête du dormeur ou à la tête du lit (*caput lecti*). L'article de Furetière ne comporte qu'une seule expression figée, "l'épée de chevet". Bien qu'il ait signalé la pratique de dormir avec des armes placées littéralement sous le chevet³, Furetière ne s'arrête qu'au sens figuré de l'épée de chevet, qui désigne "un ami brave, & prompt à nous servir & à nous deffendre en toutes occasions". C'est par extension que cet emploi figuré s'applique à d'autres objets, parmi lesquels le livre: "On le dit aussi d'autres choses qui nous sont familières. Cet homme a toujours son *Iliade* à la main, c'est son espée de chevet"⁴. C'est cette valeur de fidélité et d'amitié secourable que le livre emprunte à l'épée de chevet.

² Antoine Furetière, *Dictionnaire universel* (The Hague - Rotterdam: Arnoud et Reinier Leers, 1690), s.v. *chevet*.

³ "Et pour empêcher qu'on ne le surprît en dormant [...] il mettait toutes les nuits sous son chevet deux épées et deux pistolets [...]. Mais le Comte de Lerme que le Roi fit entrer le premier, trouva le malheureux Prince dormant si profondément, qu'il pût même ôter les épées et les pistolets qui estoient sous son chevet, sans l'éveiller", César de Saint-Réal, *Don Carlos* (Amsterdam: Gaspard Commelin, 1672), 62 et 186.

⁴ Furetière, *Dictionnaire*.

Durant les deux siècles suivants, l'entrée "chevet" des dictionnaires ne connaît que l'épée. Il faut attendre le *Dictionnaire de l'Académie* de 1932 pour voir apparaître, à côté de la table et de la lampe, le syntagme "livre de chevet", quoique toujours sous la dépendance de l'épée:

Épée de chevet s'est dit d'une Épée dont on ne se séparait jamais, qu'on voulait avoir toujours à sa portée. Il se dit figurément de ce dont on se sert dans toutes les occasions. *Cet argument est son épée de chevet*. On dit également dans ce sens *C'est mon livre de chevet, c'est un livre de chevet*.⁵

Cette petite histoire lexicale indique qu'on aurait tort de considérer intuitivement la définition littérale du livre posé sur le chevet comme première: ce qui prévaut, par analogie avec l'épée, c'est une virtualité, une mise en réserve de force prête à toute occasion, que l'on retrouve dans l'expression imagée choisie par Montaigne pour décrire son rapport au livre-viatique, "la guérison en sa manche"⁶.

Antoine Furetière ne précise pas qui est "cet homme" qui avait fait de l'*Iliade* son épée de chevet, mais tout le monde savait, par Plutarque, que c'était Alexandre le Grand:

Il voulut aussi avoir l'*Iliade* d'Homère de la correction d'Aristote, que l'on appelle la correcte, comme ayant passé sous la verge, et la mettait toujours avec son épée [poignard] dessous le chevet de son lit, l'estimant et la nommant nourriture ou entretien de la vertu militaire, ainsi comme Onésicrate a écrit.⁷

Cet amour d'Alexandre pour son exemplaire d'Homère, corrigé de la main de son précepteur Aristote, était en effet passé lieu commun. La scène est illustrée par Piero da Cortona, qui peint en 1647 dans la salle d'Apollon du Palais Pitti une fresque où l'on voit Alexandre, assis au pied de son lit – le chevet blanc bien visible entre les tentures mauves – échanger d'une main son épée contre un livre qu'il prend de l'autre à un jeune homme, tandis qu'un second enlève son manteau et un troisième délace ses cothurnes, le dernier rangeant son casque et son armure et laissant entrevoir deux généraux en armes qui signalent à l'arrière-plan que l'empereur est alors en campagne (Fig. 3).

⁵ *Dictionnaire de l'Académie* (Paris: Hachette, 1932⁸), s.v. *chevet*. C'est encore le cas en 2005 dans la définition du CNRTL, où "Livre de chevet" est introduit "par analogie" avec "Épée de chevet", signalé comme emploi vieilli.

⁶ "[...] le malade n'est pas à plaindre qui a la guérison en sa manche. En l'expérience et usage de cette sentence, qui est très véritable, consiste tout le fruit que je tire des livres", Michel de Montaigne, *Essais*, I, III, chap. 3, "De trois commerces", éd. P. Villey (Paris: Presses Universitaires de France, 2004), 827 (je souligne). Voir ici même l'article de Jean Balsamo.

⁷ Plutarque, *Les vies des hommes illustres*, chap. XII, "Vie d'Alexandre", trad. par Jacques Amyot (Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1937), t. II, 331 (Amyot traduit *egkbeiridion* par "poignard"). Le même exemple est repris dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1762, et dans celui d'Émile Littré un siècle plus tard.

Dans le décor somptueux de la salle d'Apollon, la fresque représentant Alexandre, comme son pendant représentant l'empereur Théodose, font partie d'un programme destiné à exalter les vertus du Prince et célébrer les hommes de pouvoir ayant aussi été des hommes d'étude, en l'honneur des Médicis, princes lettrés. Ce n'est cependant pas n'importe quel livre mais "son" Homère qu'Alexandre échange contre son épée. Le geste coordonné des quatre mains lors de l'échange d'objets souligne l'équivalence du livre et de l'épée, et leur double proximité au chevet. L'épée de nuit qu'est l'*Iliade* arme Alexandre par une filiation à la fois livresque et légendaire, puisque par sa mère le héros est censé descendre d'Achille.

Un disciple de Cortona, Ciro Ferri, qui avait collaboré entre 1641 et 1647 à la décoration de la salle d'Apollon, peignit dix ans plus tard un *Alexandre lisant Homère* (c. 1660) conservé au Musée des Offices à Florence (Fig. 4), qui offre la suite temporelle exacte de la fresque du Palais Pitti, et par là une image précoce d'un livre de chevet: il fait nuit, la sentinelle sommeille au bord de la tente, Alexandre est plongé dans sa lecture. Un critique croit pouvoir préciser qu'il est si absorbé dans son livre qu'il a un air presque boudeur, "fino ad apparire imbronciato"⁸.

Pour éviter toute hésitation, Ciro Ferri inscrit le nom d'Homère en capitales visibles sur la tranche du volume. Cette fois allongé nu dans un lit bien éclairé sous la tente, Alexandre tient d'une main le livre et de l'autre, non plus son épée mais une boule de cuivre (de bronze?), destinée à tomber au moindre assoupissement dans un bassin doré placé au pied du lit. Les deux motifs du zèle studieux et de la passion pour l'*Iliade* sont ici superposés: c'est pour prolonger sa lecture que le jeune conquérant cherche à repousser le sommeil. À cet effet Ferri lui fait adopter le procédé de la boule de bronze inventé par son maître Aristote pour accroître le temps de travail destiné à l'entreprise philosophique, tel que l'avait du moins rapporté Diogène Laerce dans sa *Vie d'Aristote*⁹.

Pendant qu'Alexandre lit l'*Iliade*, un putto peintre voletant avec sa palette sous le dais de la tente orne de son pinceau plusieurs petits globes ailés, tandis qu'un phylactère porte l'inscription UNUS NON SUFFICIT ORBIS. Cette citation tronquée d'un vers de Juvénal (*Unus Pello juveni non sufficit orbis*, "Un seul monde ne suffit pas au jeune Alexandre [de Pella]") semble ici renversée en un éloge des effets de la lecture assidue d'Homère. Sans poursuivre ici l'enquête iconographique¹⁰, on se contentera d'imaginer qu'Alexandre le Grand en sa conquête insatiable était secondé par Achille, devenu son *épée de chevet*.

⁸ Roberto Contini, *Una gloria europea, Pietro da Cortona a Firenze (1637-1647)* (Milano: Silvana Editoriale, 2010), 144.

⁹ Diogène Laerce, *Vie d'Aristote*, V 16.

¹⁰ Il est difficile de comprendre d'un point de vue syntaxique l'interprétation du tableau de Ferri par Marco Chiarini, qui lit l'inscription à contresens par rapport au vers de Juvénal comme "Un seul ne suffit pas au monde", et y voit une allusion au duc Ferdinand II, qui gouvernait épaulé par ses frères: "chissà se allusivo a Ferdinando II, che si era associati al governo i fratelli Giovan Carlo, Leopoldo e Matthia", Contini, *Una gloria europea*, 144.

2. CONSULTER SON CHEVET: POUVOIRS DE LA CONTIGUITÉ

Le tableau de Ciro Ferri, en s'appuyant sur la légende antique de la lecture nocturne d'Alexandre, anticipe un usage qui n'est devenu banal que plus tard¹¹, et donne par là même à l'*Iliade* un statut de livre de chevet tel que nous l'entendons, mélange de livre-destin et de livre-près-du-lit.

Si on s'en tient aux définitions de la Renaissance et de l'âge classique, le livre de chevet peut cependant aussi bien rester fermé et, placé *sous* le chevet, agir à travers lui en infusant un contenu dans la tête du dormeur. Propre à dissimuler toutes sortes d'objets précieux, le chevet fait l'objet de manipulations magiques: outre les armes, ou la bague de *Peau d'âne* dans le conte de Perrault, on y glissait des talismans censés produire l'amour, la guérison, ou simplement tel ou tel songe bénéfique durant la nuit. Peut-être ce pouvoir relève-t-il lointainement d'une forme de sacralisation du lieu du sommeil comme site d'un songe divin possible, à commencer par cette pierre du désert qui servit de chevet à Jacob, sanctifiée sous le nom de Bethel, "maison de Dieu", d'où il vit s'élever l'échelle mystique des anges et apprit le sort glorieux de sa postérité¹². La lecture des traités médicaux sur le sommeil suggère un autre rapport entre ce pouvoir particulier du chevet dans la culture populaire et la pratique durable de l'incubation païenne, qui consistait à dormir dans un lieu sacré pour obtenir des révélations divines. En contexte profane, le chevet sur lequel on appuie la tête endormie reste une réserve de révélation ou d'invention, comme le montrent les expressions "trouver sous son chevet" ou "consulter son chevet" qu'Émile Littré, citant le *Menteur* de Corneille: "Allons sur le chevet rêver quelque moyen" (III, VI) glose en 1862 par: "Il a trouvé cela sous son chevet, il l'a rêvé, imaginé ou inventé"¹³.

Or, pour revenir une dernière fois à l'exemple d'Alexandre, un épisode décisif de la *Vie* que lui consacre Plutarque rapporte que l'influence d'Homère se transmet au moins une fois médiatisée par un songe:

[...] la nuit, pendant qu'il dormait, il eut une vision singulière. Il crut voir un vieillard à cheveux blancs, et d'une mine vénérable, qui, s'approchant de lui, prononça ces vers: "Au sein des vastes mers dont l'Égypte est baignée, / Est l'île de Pharos, dès longtemps renommée".¹⁴

¹¹ Pour une histoire de la lecture au lit des Grecs... à Colette, voir Alberto Manguel, *Histoire de la lecture*, trad. de l'anglais par C. Le Bœuf (Paris: Actes Sud, 2000), 228-238. La lecture au lit se développerait au XVIII^e siècle (p. 234). Peu de représentations picturales de lecture au lit avant le XIX^e siècle selon Robert Bared, *Le livre dans la peinture*, préf. de Pascal Quignard (Paris: Citadelles & Mazenod, 2015), anthologie qui évoque le tableau de Ferri, mais ne mentionne ni le tableau de Maes, ni celui de Verhout, ni celui de Cortona.

¹² *Genèse*, 28,11-19.

¹³ Paul-Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française* (Paris: Hachette, 1872), s.v. *chevet*.

¹⁴ Plutarque, *Les vies des hommes illustres*, éd. cit., chap. X.

Il ne s'agit plus ici d'une anachronique lecture du soir. L'épopée d'Homère s'est en quelque sorte incarnée dans un personnage onirique, qui récite deux vers du chant IV de l'*Odyssee*, et n'entraîne rien de moins que le départ d'Alexandre vers l'île de Pharos et la fondation de la ville d'Alexandrie, en 331 av.J.-C.

De cette forme de prophétie qui ressemble aux pratiques divinatoires qui extrayaient par sort une sentence d'une page de livre ouvert au hasard, on peut citer des exemples célèbres en plein XVII^e siècle. C'est le cas du vers d'Ausone, *Quid vitae sectabor iter?* ("Quel chemin prendrai-je?") sur lequel s'ouvre le volume *in-quarto* du *Corpus Poetarum* dans le troisième songe de Descartes de novembre 1619¹⁵, ou bien, côté fiction, de l'apparition magique d'un livre de Cardan ouvert à la bonne page dans *L'Autre Monde* de Cyrano de Bergerac, qui incite le narrateur Dyrcona à entreprendre un voyage dans la lune¹⁶. Ces trois exemples, conquête du monde (avec Alexandre), conquête de l'esprit (avec Descartes) conquête fictive de la lune (avec Cyrano), combinent le pouvoir divinatoire de l'objet-livre et la révélation du songe dans la consultation magique du chevet. S'endormir *sur* un livre, loin de signer l'abandon ou l'échec de la lecture, et par conséquent le renoncement aux clés qui ouvrent les portes du ciel, comme dans les toiles de de Nicolas Maes, s'avère paradoxalement le moyen d'une saisie directe de l'application décisive du livre à son lecteur et à la conduite de sa vie.

De même, aux antipodes des allégories morales de la paresse vues plus haut, l'apparition d'un ange, lors d'assoupissements de personnages saints durant une lecture pieuse, atteste dans la peinture religieuse une continuité de la contemplation ou de la prière en plein sommeil, en une sorte de "je lis, je dors, mais mon cœur veille".

Quelle que soit par ailleurs l'évidente disparité des cas de figures ainsi assemblés, la clé commune de tous ces pouvoirs tient à une puissance de la contiguïté qui était déjà celle, sacrée, du chevet de pierre de Jacob durant sa nuit au désert, où lui apparut l'échelle divine.

Or cette contiguïté du livre et de la réalité surnaturelle répond au fond à la première contiguïté digne d'un émerveillement tout profane, le fait qu'il y ait un monde, un contenu spirituel accessible, indéfiniment renouvelable et durable, *dans* un objet matériel, le livre. Cette merveille s'accroît de la découverte que le contenu du livre n'est pas limité à l'histoire racontée ni même aux phrases lues, mais au monde extérieur tenu à distance par le lecteur au moment de la lecture. C'est le paradoxe des lectures d'enfance selon Proust:

¹⁵ Ces songes de 1619 sont rapportés dans la *Vie de M. Descartes* (1691) par Adrien Baillet. Voir *Les Olympiques de Descartes*, éd. par Fernand Halryn (Genève: Droz, 1995), 35. Sur ce songe je me permets de renvoyer à mon livre *L'Œuvre nocturne* (Paris: H. Champion, 2005), 326-334.

¹⁶ "Je demeuré si surpris, tant de veoir un livre qui s'estoit apporté là tout seul, que du temps et de la feuille où il s'estoit rencontré ouvert, que je pris toute cette enchesnure d'incidens pour une inspiration de Dieu qui me pousoit à faire connoistre aux hommes que la lune est un monde", Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde ou les États et empires de la Lune* (1657), éd. par Madeleine Alcover (Paris: Nizet, 1977), 7.

ce qu'elles "laissent surtout en nous, c'est l'image des lieux et des jours où nous les avons faites"¹⁷. Sésame vers le passé, le livre de chevet ancien draine avec lui ces journées qu'il achevait. Pouvoirs de la contiguïté encore: il s'avère conducteur, métonymique, traversier.

Inversement, les mondes fictifs des histoires de l'enfance peuvent rester captifs de l'exemplaire unique dans lequel elles ont été lues, selon un principe d'immanence tout aussi magique de l'univers lu dans la matérialité des pages, dans la typographie et les illustrations. Pour décrire cet entrelacs, Walter Benjamin prend spontanément le modèle de l'inversion paradoxale entre veille et sommeil:

Ce qu'ont été pour moi les premiers livres – pour m'en souvenir je dois commencer par oublier tout autre savoir sur les livres. [...] alors qu'aujourd'hui le contenu et le sujet, l'objet et la matière apparaissent comme extérieurs au livre, tout cela se trouvait autrefois entièrement en lui, était tout aussi peu extérieur au livre, indépendant de lui que ne le seraient aujourd'hui le nombre de ses pages ou son papier. Le monde qui s'ouvrait dans le livre et le livre lui-même ne pouvaient être à aucun prix séparés et ne faisaient rigoureusement qu'un. En même temps que le livre, son contenu, son monde étaient aussi à portée de main, à pied d'œuvre en un tournemain. Mais alors ce contenu, son monde transfiguraient aussi le livre dans toutes ses parties. Ils brûlaient en lui, irradiaient, ils ne se nichaient pas seulement dans la reliure ou dans les images; les titres de chapitre et les initiales, les paragraphes et les colonnes étaient leur coquille. On ne les lisait pas de bout en bout, non, on habitait, on logeait entre leurs lignes et quand "on" les rouvrait après une pause, on s'éveillait en sursaut à l'endroit même où on s'était arrêté.¹⁸

Il faut donc croire qu'un même émerveillement naît, d'un côté, du contraste entre l'objet matériel fermé qu'est le livre et le monde qui y est contenu, ou absorbé, de l'autre du contraste entre le corps endormi inerte et l'espace-temps déployé du rêve qu'il *contient*.

Cette analogie entre lecture et rêve s'ajoute à la contiguïté effective du livre et du sommeil, via le chevet.

3. LIRE ET (S'EN)DORMIR: POUVOIRS D'UNE ANALOGIE

*Je commence un volume de Balzac, et m'endors. Aussitôt, l'esprit du rêve me procure l'agrément de poursuivre ma lecture en rêve. Je ne rêve pas précisément que je lis, mais qu'il se passe telle ou telle chose, présentée à la façon de Balzac, et avec son style.*¹⁹

¹⁷ Marcel Proust, "Sur la lecture", "Préface" à *Ruskin, Sésame et les Lys* (Paris: Mercure de France, 1906), Paris: Actes Sud, 1988, 26.

¹⁸ Walter Benjamin, cité par Manguel, *Histoire de la lecture*, 26 (je souligne).

¹⁹ Marguerite Combes, *Le rêve et la personnalité* (Paris: Didier, 1932), 200.

Car on s'endort en lisant. Le livre de chevet est un objet transitionnel, au sens littéral où avec lui on ne fait quotidiennement qu'un bout de chemin²⁰. C'est un livre qu'on ne dévore pas, et même, qu'on ne finit pas, qui est infini, dont la lecture elle-même est un sas. Comme le corps qui s'endort perd son poids et la sensation de ses membres, de même il absorbe les phrases, les images, les pensées lues, pour en faire autre chose. C'est cette diffraction du livre en milieu nocturne, ce que devient un livre plongé dans le noir *dans la tête* de celui qui s'est endormi au milieu d'une phrase, que décrivent certains traités consacrés à l'endormissement.

Un traité du songe de 1766²¹ décrit le trouble de cette transition d'une façon qui évoque irrésistiblement pour nous une scène célèbre, *l'incipit* de la *Recherche du temps perdu* de Proust, qui, cent cinquante ans plus tard, renchérit sur ce trouble:

Il m'est arrivé souvent de faire avant que de m'endormir des lectures intéressantes. Je ne fermais mon livre et je n'éteignais ma lumière que lorsque je ne pouvais plus vaincre l'accablement: si je restais dans la même situation, il me semblait continuer ma lecture pendant longtemps, à en juger par la suite des événements, liés à ceux dont je venais de lire les détails, et sur lesquels mon imagination s'exerçait; elle pénétrait en quelque sorte dans l'avenir, par une continuité de sensations semblables à celles qu'elle venait de recevoir. Leurs traces avaient si vivement affecté les organes intérieurs du sentiment, que leur mouvement durait encore assez longtemps pour produire une suite d'images qui, dans leur irrégularité, avaient un rapport immédiat avec celles qui les avaient précédées, dans l'état de veille.

Cette chaîne d'idées ne se rompait que par un réveil forcé, lorsque le corps, fatigué de la position gênée dans laquelle j'étais obligé de le tenir pour lire commodément, était tiré par une sensation

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire: "Je m'endors". Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière, je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage: une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil; elle ne choquait pas ma raison, mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose les pensées d'une existence antérieure; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre

²⁰ Pour une étude remarquable du caractère transitionnel, au sens winnicottien, de la lecture et de la littérature, voir Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup* (Paris: Gallimard, "NRF Essais", 2016) et *L'animal ensorcelé. Traumatismes, littérature, transitionnalité* (Ithaque: Theoria incognita, 2016).

²¹ Abbé Jérôme Richard, *La théorie des songes* (Paris: Estienne, 1766), 106.

douloureuse de l'état d'assoupissement où il était tombé. Alors, mon premier soin était de regarder si la lumière était éteinte, comme j'avais coutume de faire en finissant ma lecture; ces idées étaient donc une suite bien réelle de celles que j'avais eues en veillant. (1766)

de m'y appliquer ou non, aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, une chose vraiment obscure [...]. (1913)

Sous la plume de l'abbé Richard, l'entrée du livre dans le sommeil respecte une forme de continuité: "une suite d'images qui, dans leur irrégularité, avaient un rapport immédiat avec celles qui les avaient précédées, dans l'état de veille". En revanche, dans l'ouverture de la *Recherche*, le livre de chevet glisse dans le sommeil de son lecteur en métamorphosant ce dernier lui-même en la "rivalité de François Premier et de Charles Quint", c'est-à-dire en ce qui se trouve être par ailleurs le titre d'un ouvrage d'histoire de l'abbé Mignet (Fig. 5). Cette incorporation étrange d'un titre peut être rattachée aux cas limites de la "folie d'endormissement" ou de dissociation hypnique dont parlaient les traités du sommeil de la fin du XIX^e siècle. Mais il est tentant de faire l'hypothèse que la diffraction du livre dans le rêve, avec son caractère aberrant ou fantastique, fournit un paradigme à une dissociation tout à fait ordinaire propre à la lecture en général: une forme de schizophrénie qui avait frappé les premiers témoins de la lecture à voix basse, et que les observateurs de la lecture qui se défait dans le sommeil peuvent prendre sur le fait.

Car la lecture ne se *poursuit* pas seulement dans le sommeil, elle absorbe durant l'éveil même des tranches vives de rêve, plus ou moins instantanées. Ce phénomène a été noté en 1857 par Alfred Maury, inventeur des images d'endormissement, dites hypnagogiques:

Le 30 novembre 1847, j'ai pu observer ces alternatives singulières. Je lisais à haute voix le *Voyage dans la Russie méridionale*, de M. Hommaire de Hell: à peine avais-je fini un alinéa, que je fermais les yeux instinctivement. Dans un de ces courts instants de somnolence, je vis hypnagogiquement, mais avec la rapidité de l'éclair, l'image d'un homme vêtu d'une robe brune et coiffé d'un capuchon, comme un moine des tableaux de Zurbaran: cette image me rappela aussitôt que j'avais fermé les yeux et cessé de lire; je rouvris subitement les paupières, et je repris le cours de ma lecture. L'interruption fut de si courte durée, que la personne à laquelle je lisais ne s'en aperçut pas.²²

Ces interpolations intempestives peuvent consister en une image, mais aussi en un mot, une phrase, voire un rêve "fort étendu":

Un jour, par exemple, je m'étais assoupi pendant une lecture; la personne qui lisait m'adresse une question sur un passage qu'elle venait de lire; je réponds:

²² Alfred Maury, *Le sommeil et les rêves* (Paris: Didier, 1865), 48.

“Il n’y a pas de tabac dans ce lieu”; ce qui n’avait absolument aucune relation ni de sens, ni de mots, ni de son avec la parole qui m’était adressée. Ma réponse provoque naturellement une hilarité bruyante, et mon assoupissement est tout à coup dissipé [...].

J’avais, il y a vingt-cinq ans, l’habitude de lire tout haut à ma mère, et il arrivait souvent que le sommeil me gagnait à chaque pause, à chaque alinéa; cependant je me réveillais si vite, que ma mère ne s’apercevait de rien, si ce n’est qu’elle observait que je lisais parfois plus lentement. Eh bien! durant ces secondes d’un sommeil commencé et chassé aussitôt par la nécessité de continuer la lecture, je faisais des rêves fort étendus, rêves qui embrouillaient ma pensée et nuisaient d’ordinaire chez moi à l’intelligence du livre.²³

La lecture a donc ses absences. La “voix qui court” et porte le fil intérieur des phrases, qu’il faut “arrêter”, dont il faut camoufler l’étrangeté pour répondre à un intrus(e)²⁴, c’est peut-être celle d’un autre. Comme le font toujours les fonctionnements pathologiques, à la façon dont par exemple l’observation de l’aphasie éclaire les mécanismes normaux du langage, le dédoublement du lecteur dans la scène du rêve révèle en retour le dialogisme caché de la lecture ordinaire. C’est en tout cas ce que soutient en 1867 Léon d’Hervey de Saint-Denis, qui raconte comment la lecture des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle le conduit en songe à attribuer à un personnage en perruque les objections auxquelles il avait pensé au cours de sa lecture²⁵. Un autre théoricien du rêve, Joseph Delboeuf, compare et oppose symétriquement ce phénomène de dédoublement, par lequel la lecture fait passer l’autre dans sa propre voix, à ce qu’il appelle l’“altruisation” du rêve²⁶, où c’est au contraire soi qui devient autre:

Il m’arrive comme à tout le monde, surtout le soir, de m’endormir au milieu d’une lecture. J’ai observé maintes fois qu’au moment du passage de la veille au sommeil, le lecteur fait chez moi place au conférencier et que je me figure exposer le contenu du livre devant un auditoire plus ou moins nombreux. Bientôt j’y entrelace mes propres idées, et enfin, des non-sens. Voilà un phénomène qui est l’inverse de l’altruisation.²⁷

Delboeuf complique sa propre notion d’altruisation (*je deviens autre*) en remarquant immédiatement à ce sujet un petit “problème curieux”, l’impossible assignation claire de la voix intérieure de la lecture: “Du reste, quel rôle le

²³ *Ibid.*, 83-84 et 139.

²⁴ Et rien que pour répondre: “Non, merci bien”, il fallait arrêter net et ramener de loin sa voix qui, en dedans des lèvres, répétait sans bruit, en courant tous les mots que les yeux avaient lus; il fallait l’arrêter, la faire sortir, et [...] lui donner une apparence de vie ordinaire, une intonation de réponse, qu’elle avait perdues”, Proust, “Sur la lecture”, 11.

²⁵ Léon d’Hervey de Saint-Denis, *Les rêves et les moyens de les diriger* (1867) (Île Saint-Denis: Oniros, 1995), vol. I, III^e partie, 143.

²⁶ Joseph Delboeuf, *Le sommeil et les rêves* (Paris: Félix Alcan, “Corpus Fayard”, 1885), 39.

²⁷ *Ibidem.*

lecteur joue-t-il au juste quand il lit? Entend-il que l'auteur lui parle ou bien fait-il lui-même la lecture pour autrui?"²⁸.

Le livre sur lequel on s'endort est donc un livre où se produit un glissement entre lecteur, personnage, auteur, le lecteur se faisant alternativement auteur du livre, orateur de sa lecture, personnage de la fiction, auditeur d'une voix intérieure, support de phrases, de rythme abstrait ... toutes formes de dissociation intérieure qui éclairent mieux cette suprême bizarrerie consistant à être, non pas François Premier, ni Charles Quint, mais la *rivalité* de François Premier et de Charles Quint, voire le titre *Rivalité de François Premier et de Charles Quint*, voire (de façon tout aussi peu intuitive ...) le contenu même du livre portant ce titre.

Cette bizarrerie interdit de réduire la question des effets hypnotiques du livre de chevet à ceux de la fiction ou de "l'immersion fictionnelle", loin de suffire à rendre compte des phénomènes mentionnés. Il y a des phrases qui endorment comme d'autres au contraire font bondir. Les phrases qui endorment sont des phrases souples, porteuses, comme un murmure d'eau, le ressac de la mer ou la voix de la mère. Ce peut être aussi des phrases que l'on connaît par cœur: les vers d'Homère, et non plus le personnage d'Achille. On néglige ces variations en assignant les plaisirs du livre de chevet aux "pouvoirs de la fable": c'est dans un style qu'on s'endort, autant que dans un monde, de même qu'on s'endort dans la voix de la conteuse autant que dans l'univers du conte. À côté de la chanson qui berce, il y a une vertu paradoxalement dormitive – non soporifique – de cette simple action de lire qui exige évidemment d'avoir les yeux ouverts, et d'être, un tant soit peu, attentif. Bien avant tout envoûtement narratif, avant toute dérive et dès le déchiffrement des lettres dans la page, cette étrange activité a pu être décrite comme une pratique à demi hallucinatoire, ou une forme de divination:

Quand vous parcourez votre journal, quand vous feuillotez un livre, croyez-vous apercevoir effectivement chaque lettre de chaque mot, ou même chaque mot de chaque phrase? Vous ne liriez pas alors beaucoup de pages dans votre journée. La vérité est que vous ne percevez du mot, et même de la phrase, que quelques lettres ou quelques traits caractéristiques, juste ce qu'il faut pour deviner le reste: tout le reste, vous vous figurez le voir, vous vous en donnez en réalité l'hallucination [...]. Bref, la lecture courante est un travail de divination.²⁹

On comprend que Walter Benjamin choisisse l'exemple du livre pour défendre le surnaturel invisible des actions familières, et qu'il soutienne que "l'étude la plus passionnée des phénomènes télépathiques, par exemple, ne nous apprendra pas sur la lecture (qui est une opération éminemment télépathique) la

²⁸ *Ibid.*, 40.

²⁹ Henri Bergson, "Le rêve" (conférence de 1904), dans *L'énergie spirituelle* (Paris: Presses Universitaires de France, "Quadrige", 1919), 97-98.

moitié de ce que cette illumination profane qu'est la lecture nous apprend sur les phénomènes télépathiques"³⁰.

Contiguïté, analogie: on s'endort en lisant, lire ressemble à dormir. La virtualité à laquelle renvoie l'expression originelle de "livre de chevet" n'est donc pas seulement celle du livre des livres, du livre absolu et sacré, du livre unique (Homère, la *Bible*), infiniment relu et dont la nourriture spirituelle accompagne en se modifiant la vie entière. Ce n'est pas non plus seulement celle du livre capable de faire valser autour de lui les existences qu'il modèle, toujours même et toujours autre à chaque nouveau lecteur, ni celle des livres élus qu'on *emporterait* sur une île déserte, ni, multipliée indéfiniment, la virtualité des livres d'un certain genre (livres de chevalerie, romans policiers) faisant l'objet d'une passion compulsive: c'est la virtualité propre à toute lecture, fût-ce celle de la *Rivalité de François Premier et Charles Quint* de l'obscur abbé Mignet, glissée à la première page d'un des plus beaux livres de chevet du XX^e siècle.

³⁰ Walter Benjamin, *Rêves* (Paris: Gallimard - Le Promeneur, 2009), 84.

TAVOLE / TABLES



Fig. 1. – Nicolaes Maes, *Old woman dozing over a book*, 1655, huile sur toile, Bruxelles, Musées Royaux des Beaux Arts (Catalogue raisonné, HdG 1914, Public domain).



Fig. 2. – Constantijn Verhout, *Sleeping student*, 1663, huile sur toile, Stockholm, Nationalmuseum (photo: Cecilia Heisser, Public domain).



Fig. 3. – Pierre de Cortone (assisté de Ciro Ferri), *Alexandre échangeant son épée contre l'Iliade*, 1647, Firenze, Palazzo Pitti, Fresque de la salle d'Apollon.



Fig. 4. – Ciro Ferri, *Alexandre lisant Homère*, c. 1660, huile sur cuivre, 26 × 19 cm, Firenze, Museo degli Uffizi.



Fig. 5. – François Auguste-Alexis Mignet, *Rivalité de François Premier et de Charles Quint* (Paris: Perrin & Cie, [1875?]), Couverture.